

Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.

Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

Au bureau du Journal, 20, rue Neuve, A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse de l'auteur, pour le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit de censure.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 8 mars.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :

Nominations dans les tribunaux de commerce en France et en Algérie ; — de juges et de suppléants de juges de paix ; — d'un agent de change à Troyes (Aube).

Chronique locale.

La Commission chargée d'organiser le cortège du *Lafare* s'est réunie mardi soir.

La réunion avait pour but de poser les bases du programme de la cavalcade.

L'appel fait au nom des pauvres a été entendu ; les souscripteurs y ont répondu avec un empressement des plus louables.

On parle d'une foule de surprises et d'innovations.

Quand on a le désir de soulager les souffrances des pauvres, on sait vaincre bien des difficultés et le manque de temps ne saurait être un obstacle.

Tout fait donc espérer que les éléments que possède notre ville contribueront à l'éclat de cette fête, qui laissera d'agréables souvenirs et la satisfaction d'avoir fait le bien.

Une seconde réunion de souscripteurs doit avoir lieu vendredi soir.

Un pauvre ouvrier tailleur, veuf, chargé de sept enfants en bas âge, et n'ayant pour toute ressource que son travail, recevait, il y a quelque temps, la visite de deux membres de la Conférence Saint-Vincent-de-Paul. Son habitation, (si toutefois on peut donner ce nom à un véritable taudis ouvert à tous vents), se composait de deux pièces dont l'une était un véritable trou fermé à toute lumière.

Dans ce trou, sous un escalier, gisait une femme septuagénaire, recueillie depuis trois semaines par le tailleur qui s'était constitué garde-malade de cette victime d'une misère dont il connaissait lui-même les étroites. — Cepen-

dant, grâce à un travail surhumain et aux privations qu'il s'imposait, cette femme ne manquait de rien.

Les deux charitables visiteurs trouvèrent la malade couchée dans un lit trop petit pour qu'elle pût étendre ses membres endoloris, trop étroit pour qu'elle osât remuer sans s'exposer à tomber.

Et pourtant cette femme ne se plaignait pas. « Je crois, disait-elle, avoir bien mérité ce que je souffre, mais je supplie le Seigneur d'abréger mes douleurs ; avant tout, que sa volonté soit faite. »

Il y a là un exemple touchant de résignation et une grande foi. Après avoir répondu aux questions qui lui étaient faites dans son propre intérêt, elle sembla manifester le désir de changer de position dans son lit. Aussitôt l'un des membres visiteurs lui aida à se retourner. La bonne vieille le remercia d'un de ces regards qui valent mieux que toutes les paroles.

La conduite de l'homme charitable, qui prend dans ses bras cette malheureuse femme que les souffrances accablent, parle plus au cœur que tous les traités de charité.

Toutes les personnes capables d'éprouver ces bons sentiments comprendront que le membre de la conférence ait pu dire à son confrère, en sortant de cette triste demeure : « Jamais je n'ai éprouvé plus de bonheur, nous allons pouvoir soulager une grande infortune. »

Placée immédiatement à l'hôpital, la vieille femme vient de mourir dans les sentiments d'une piété peu commune.

Elle prie sans doute le Père des pauvres de jeter un regard miséricordieux sur le brave tailleur qui l'a si bien accueillie. Elle n'oubliera pas les membres de la Conférence qui ont été si heureux d'adoucir ses derniers moments.

— Il y a déjà plusieurs jours, un riche propriétaire d'une commune belge située près de la frontière, appela secrètement chez lui un contrebandier qui passe pour être la terreur des

douaniers, et lui fit, cette étrange proposition : — Veux-tu gagner trois cents francs ? — Volontiers, parbleu ! de quoi s'agit-il ? D'une bagatelle. Tu connais le curé du village ? Je lui ai voué une haine mortelle depuis qu'il a déposé contre moi devant le tribunal. Fais lui passer un mauvais quart d'heure et les trois cents francs sont à toi. — C'est bien.

Le contrebandier se rendit en effet chez l'ecclésiastique et demanda la permission de lui parler en particulier. — Est-ce pour vous confesser, mon ami ? Vous devez avoir quelques petits péchés sur la conscience. — Vous l'avez dit, je veux me confesser à vous.

Alors le nouveau converti lui avoua qu'il était chargé de tuer moyennant finance ; il cita même la personne qui lui avait confié cette ignoble mission. — Mais rassurez-vous, ajouta-t-il, je ne veux pas irradier pour les pauvres et pour ceux qui souffrent. Pour être un contrebandier, je ne suis pas un bandit. Et, maintenant que je me suis confessé, je vous dis adieu.

Il se retira au plus vite, laissant le bon curé tout interdit.

En sortant du presbytère, l'honnête fraudeur alla rendre visite aux autorités judiciaires, afin de leur dire aussi un petit mot à l'oreille. On commença une enquête sur-le-champ ; mais il paraît que l'individu qui a soif du sang d'un pauvre prêtre n'a pas l'esprit parfaitement sain. Peut-être se contentera-t-on de le punir en l'envoyant aux Petites-Maisons et en lui faisant prendre quelques grains d'ellébore.

L'administration du chemin de fer du Nord vient d'adopter une mesure des plus avantageuses pour ceux que leurs goûts ou leurs affaires font souvent voyager. A partir du 1^{er} avril prochain, il sera délivré des cartes d'abonnement ; moyennant la somme de 4,100 fr., il

sera permis pendant une année de monter, sur toute la ligne, dans les voitures de la Compagnie. Les personnes exposées à de fréquents voyages, les commerçants, que les besoins de leur industrie appellent à chaque instant dans tel ou tel endroit, pourront trouver de l'avantage dans cette mesure. Inutile de dire que la carte d'abonnement est personnelle, et que la moindre fraude constatée l'annule au préjudice de son véritable propriétaire, sans restitution du prix.

Un arrêté de M. le recteur de l'Académie de Douai, en date du 25 février dernier, fixe le jour où devront se réunir les diverses commissions chargées de constater, dans les cinq départements du ressort, l'aptitude des aspirants aux bourses impériales, départementales et communales, dans les lycées ou collèges et au lycée militaire de La Flèche.

Ces commissions tiendront leur session d'avril le jeudi 2, dans les départements de l'Aisne, du Nord, de la Somme et du Pas-de-Calais, et le mardi 7 dans le département des Ardennes.

Formalités et conditions à remplir pour les familles des candidats. — Les familles des candidats doivent les faire inscrire, du 15 au 30 mars, au secrétariat de la préfecture du département de leur résidence ou de la résidence de leurs enfants.

Pour être admis à l'examen, les candidats doivent avoir 9 ans accomplis et moins de 17 ans.

Lors de l'inscription pour l'examen, les familles des candidats doivent produire :

1. L'acte de naissance de l'enfant ;
2. Un certificat de bonne conduite délivré par le chef de l'établissement où le candidat a commencé ses études ; s'il a déjà suivi des cours primaires ou secondaires ;

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

7 MARS 1857.

DIÉGO.

(Suite. — Voir le numéro du 4 mars.)

« A quelque temps de là, nous partîmes pour la France, où M. Oldi avait pris du service.

« Un matin, il me fit appeler dans son cabinet, et après m'avoir serré la main plus amicalement que de coutume, il me dit d'une voix émue : « Diégo, mon enfant, il faut partir ; tu en sais la raison... Elle ne peut être ta femme... tu n'as rien à lui offrir, que feries-tu ensemble ? » Je compris que je devais souffrir seul... Et un soir sans lui dire adieu, je quittai tout ce que j'aimais sur la terre... elle et lui... Il est inutile de vous faire suivre la vie aventureuse que je menai pendant un an, de vous initier à toutes les inutilités tentatives que je fis pour arriver à la fortune ; car la fortune pour moi, ce n'était pas des chevaux, des femmes et des fêtes, c'était Rosaria ; mais une main de réprobation m'avait marqué d'un sceau de malheur à ma naissance, et la mort seule pourra l'effacer.

« Je recevais de temps en temps des lettres de M. Oldi ; depuis six mois elles étaient devenues plus rares, plus gênées, plus contraintes ; je n'osais chercher à les expliquer. Enfin, au

moment où une nouvelle campagne allait s'ouvrir, il me rappela près de lui. Il avait épousé Rosaria !... Je te la confie, me dit-il ; je sais que maintenant elle sera sacrée pour toi. Le seul désir de la sauver de la profonde misère où la plongerait ma mort, a pu me décider à en faire ma femme. Si je suis tué, une pension lui assurera du pain... Il partit... Nous ne l'avons jamais revu... Neuf mois après son départ, Rosaria mit au monde la petite Lida.

« Depuis cette époque, je ne l'ai plus quittée. Elle n'a pu prouver la mort de M. Oldi, ni obtenir la pension qu'il lui avait laissée pour dot en partant, et à laquelle lui donne droit son titre de veuve d'officier français.

« J'avais obtenu un petit emploi qui était loin de suffire à ses besoins et à ceux de sa fille ; elle pensa alors tirer parti de son talent musical qui avait été ébauché au couvent de Turin.

« Elle chercha, et trouva quelques leçons... Ce fut alors qu'elle fit connaissance de lady Ashton, qui la prit en affection. C'est là que vous l'avez connue : elle était bien payée dans cette maison, et traitée avec tant d'égards, que jamais personne ne se douta qu'elle fût, ce qui doublait pour elle le prix de ses leçons. Pendant ce temps, elle travaillait à se faire recevoir au Théâtre-Italien, où sa belle voix devait mettre fin à cet état de pauvreté, de gêne et de souffrances qui flétrissait sa santé délicate.

« J'ai bien souffert, Monsieur ! quand on ne peut rien pour celle qu'on aime, et que chaque jour on lit sur sa figure une peine et une fatigue de plus ; quand on voit sa vie s'éteindre dans un travail pénible, et son cœur se con-

tracter par les dédains de ceux qui paient ce travail ; oh ! alors on maudit l'existence, car les tortures que l'on ressent sont au-dessus des forces humaines. Lorsque je la vis aimée par vous, je craignis pour elle un malheur de plus ! Elle a vingt-deux ans, et l'amour est encore pour elle un sentiment inconnu ; elle n'a jamais pu le mien, car son affection, simple et confiante, n'a point analysé la nature de mon affection pour elle. Elle vous avait remarqué, et me parlait souvent de vous ; je vis qu'il fallait la soustraire à vos poursuites dont votre lettre me trahissait la coupable but.

« C'est donc moi, Monsieur, qui ai tout fait ; moi qui vous l'ai enlevée ; moi qui chaque jour la prémunis contre les séductions auxquelles l'expose la profession qu'elle a embrassée ; et ce sera encore moi que vous trouverez entre elle et vous !

« Maintenant, arrivons au fait. Vous m'avez offensé dans mon honneur, en m'injuriant ; vous avez fait battre un cœur dont j'aurais payé un seul battement de tout le pris de mon sang ; eh bien ! moi, cet homme injurié par vous, et délaissé pour vous, je remettrai entre vos bras la femme que j'idolâtre, la femme pure qui fut le rêve de toute ma vie, si vous lui donnez le titre d'épouse ; je lui sacrifierai plus que ma vie... Je ne me battrai pas avec vous... Je ne jouerai pas son bonheur contre mon honneur ! Croyez-vous maintenant que je l'aime ? J'ai prouvé que je ne suis pas un lâche... Que m'importe l'opinion du monde ? Si vous refusez mes conditions, si vous ne voulez point épouser Rosaria, vous me trouverez prêt. Si je succombe, une lettre lui apprendra mon amour et ma mort.

« Diégo. »

Cette lettre froide, où perçait un si entier dévouement, une si entière abnégation de soi-même, me jeta dans une admiration profonde pour celui qui l'avait écrite et pensée ; car il y régnait un accent de vérité qui ne laissait pas mettre en doute la véracité des sentiments qu'elle exprimait.

« Je courus chez Diégo ; il demeurait à un sixième étage, dans une rue étroite et noire du Marais. A mesure que j'approchais du modeste asile d'un homme si riche en dévouement, mon cœur se serrait. Je me sentais petit !... Qu'étais-je auprès de lui ? Je fus saisi d'un saint respect en entrant dans cette petite chambre, nue, sans meubles et sans rideaux, à la vue de ce lit, composé d'un seul matelas et recouvert d'une chétive couverture qui devait à peine préserver du froid ; c'était une sublime misère que celle de cet homme, se privant de tout pour la femme ignorante de son amour et de ses sacrifices. Diégo était assis devant une petite table qui, avec une chaise et le lit, composaient tout son mobilier ; la tête appuyée sur une de ses mains, de l'autre il s'occupait à mettre en ordre des papiers. Il se leva au bruit que je fis en poussant sa porte entr'ouverte ; sa figure bronzée se colora aux pommettes des joues. Il était entièrement vêtu de noir comme la veille au théâtre, ses yeux rouges, ses cheveux en désordre, et le lit qui n'était pas foulé attestait son insomnie. Je restai devant lui sans proférer une parole.

« J'attendais votre réponse, monsieur, me dit-il d'un ton de voix dont l'inflexion ne laissait pas deviner ses émotions.

« Je vous l'apporte ! Je viens offrir mon nom et ma fortune à madame Oldi, répondis-je.